

Vacances printanières

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle**

Band (Jahr): **19 (1951)**

Heft 4

PDF erstellt am: **27.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-568389>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Vacances Printanières

A mes bons amis C. Welti de Zurich et Giorgio G. de Vérone, en témoignage de pure affection, et à ceux de mes chers lecteurs, épris non d'amour-flamme-d'allumette mais d'amour-incendie.

En 1949, nos agences de voyages conseillaient beaucoup d'Italie, à leurs clients amateurs de vacances sous un ciel étranger. Vie à bon marché, nous assurait-on, excellents hôtels, cuisine à l'huile, plage célèbres, visions d'art, etc. Et c'est ainsi qu'un beau matin d'avril de ladite année (le mois idéal dans le Sud), lesté d'une lourde valise et d'un portefeuille léger, je passais sans encombre la frontière à Chiasso, avec en poche un billet de IIIe classe pour Palerme. Mais oui! puisque j'allais dans la fameuse Botte, moi qui les aime tant, pourquoi ne pas descendre jusqu'à la pointe?

O Sicile, terre d'amour et de volupté, de feu de l'enfer et de feu des sens, pays d'amitiés aussi vieux que l'Histoire humaine, où même les dieux antiques font bon ménage avec le nôtre; île fortunée, généreuse et violente, qu'habite les plus beaux hommes et les plus passionnés que je connaisse. Car ils sont vraiment beaux, ces hardis pêcheurs siciliens, toute cette pouillerie nonchalante qui rôde sur le port, et ces inquiétants garçons en loques plus ou moins loqueteuses qui vous fixent en passant et vous sourient presque pornographiquement; aussi «réussis» de ligne que les statues de marbre dont leur sol est truffé, vrais Castors et Pollux, Discoboles et Gladiateurs ressuscités par le soleil triomphant, et sortis des galeries de musées pour de nouvelles aventures homériques.

L'aventure, la grande Aventure, la seule qui compte, n'est-ce pas ce que nous cherchons tous, ce à quoi nous rêvons tous dans le secret de notre subconscient, jour après jour, nuit après nuit, à la maison, au travail, en vacances — surtout en vacances, à l'étranger, à l'abri des connaissances indiscrettes, des mauvaises langues? Je parcourais Palerme, ses quais et ses places, j'admirais, bouche bée, en terrien du Nord, l'orgie de lumière, de chaleur, de vie, et ces couleurs intenses et crues qui donnent son charme oriental à la ville; et cependant tourmenté par le démon de midi, mis dans tous mes états par le vin généreux que je buvais et la cuisine épicée que je mangeais, je n'avais pas un seul instant de répit des sens, telle une chatte en février et en août — à la mi-a-ôût, vous savez bien? Moi si réservé d'habitude, je me mêlais au peuple des ruelles, je prenais part en charabia franco-italien aux conversations de mes voisins d'occasion, je les interpelais même, par une sorte d'agressivité amoureuse, pour attirer sur moi l'attention de toute cette grouillerie anonyme et braillarde, déguenillée et bon enfant, qui m'intéressait plus que je n'oserais dire.

De quoi pouvait-on bien parler alors sur les rivages de la Tyrrhénienne? — De rien, sauf de Giuliano naturellement. Giuliano, l'homme du jour, le roi sans couronne de la libre Sicile, le héros légendaire qui, de bandit romantique, passait insensiblement au rang de libérateur — libérateur de l'île (annexée de force par le puissant voisin), libérateur des opprimés et des miséreux. Et comme les miséreux sont légions là-bas, légions aussi étaient ses admirateurs et ses complices plus ou moins

avoués. Les hommes voyaient surtout sa bravoure, son panache de révolté, le succès quasi certain de ses coups de main, sa désinvolture élégante à narguer l'Autorité, sa justice expéditive et élémentaire basée sur la raison populaire, sa rude poigne envers les gros propriétaires fonciers — devant qui jusqu'alors tout le monde tremblait et pliait. Et les femmes? Ah! les Siciliennes étaient folles à lier du bandit, du brise-tout, beau type, martial, conquérant, volontaire, auréolé de son tragique destin de gangster par fatalité. Un surhomme, à leurs yeux, d'autant plus grand qu'il n'avait aucun meurtre féminin sur la conscience. Quel amant de grande race, si sa combativité sous la courtine égalait celle sur le terrain! «Être sa maîtresse, lisait-on dans le regard éperdu des vierges; le toucher, le servir, l'embrasser, le suivre partout!» Les pauvrettes en oubliaient la médaille de leur saint protecteur, pour la photo de leur idole secrète. Car les photos de Giuliano abondaient alors, flattées ou non, je ne sais au juste, et pas toutes à l'image du même type, mais montrant toutes un rude beau gosse de vingt et quelques, aux cheveux abondants, bouclés et sombres, aux yeux brillants et francs, ombrés de sourcils épais, aux traits réguliers, à l'allure sportive; la casquette vissée au crâne, la tunique de coupe militaire et une culotte saumur infiniment suggestive, à force d'être ajustée; bâti à chaux et à sable, et mâle, mâle, je ne vous dis que ça. Le chou chou rêvé de ces dames — un joujou dangereux, mais par là même d'autant plus désirable. Un peu femme moi aussi, je finis par en avoir également le béguin, d'abord par la tête, en pensées, puis par le corps, en désirs. Nul n'ignore qu'une idée fixe, si elle ne trouve un exutoire sous forme de réalisation, peut tourner à la folie. Et la folie ne m'ayant jamais tenté, moi qui en ai déjà un grain de trop, j'essayai naturellement du remède de la réalisation, et je décidai d'approcher coûte que coûte, pour l'adorer à deux genoux, mon périlleux et presque inaccessible «idéal d'amour».

Je m'ouvris discrètement de mon projet au portier de l'hôtel, lequel m'avait été déjà de bon conseil pour dénicher quelques-unes des «curiosités» de la Capitale — comme ils disent dans l'Île. Alléché par un honnête pot de vin, le bonhomme promit, par tout ce que le paradis compte de rescapés du purgatoire, de faire un véritable miracle en ma faveur. Coups de téléphone à droite et à gauche, billets et conciliabules secrets, comme dans les comédies du répertoire; puis enfin je fus mis en rapport avec un échappé des Lipari — que je finis par consentir à suivre, après que le concierge se fut porté solennellement garant de sa parfaite honnêteté — l'honnêteté proverbiale des lieutenants de Giuliano, ajouta-t-il d'un ton mélodramatique, qui m'en imposa. — Bon! mettons que pour une fois mon fameux flair avait été en défaut. Et le petit service de passeur une fois payé à mon guide, nous voilà partis tous deux pour une véritable randonnée aux enfers. D'abord à pied, par un raccourci, pour dépister les espions, puis en car branlant et grinçant, nous traversons nombre de patelins aux noms de saints locaux — à croire que tout le calendrier biblique émaille la banlieue de Palerme — jusqu'au terminus, qu'on m'assura être Montelepre, la capitale du royaume giulianien. Là, après de nouveaux détours rocambolesques, on me poussa, tremblant, dans une mesure — celle de Giuliano, paraît-il. On me laissa seul dans une chambre inconfortable et mi-obscur, malgré le soleil du dehors, en me re-

commandant bien de patienter sans bouger, de peur . . . d'accident. Pour un rendez-vous d'amour, les prémices n'avaient assurément rien d'engageant. Vous dire quel était mon état d'esprit est impossible, tant il y avait de sentiments contradictoires qui luttaient en moi, pour la direction du pauvre robot que j'étais alors. Inquiet jusqu'à l'angoisse, je revigorais mon courage chancelant par la douce pensée de l'heure sans pareille qui m'attendait. Heure unique dans ma vie, où j'approcherais l'homme que j'aimais sans l'avoir jamais vu, que j'adorais de confiance, parce qu'on le disait beau, indomptable et valeureux. Avouez, amis lecteurs (puisque nous sommes entre nous), que vous avez tous rêvé de Giuliano dans vos nuits sans sommeil? Et bien! il m'était subitement donné, à moi, de l'approcher, de voir mon rêve devenir réalité. Saisissez-vous maintenant pourquoi je ne songeais pas à fuir, bien que plus mort que vif de terreur? Je ne doutais pas un instant de la réception que mon héros allait me réserver. Un hors-la-loi ça comprend tant de choses par nécessité; pourquoi ne comprendrait-il pas ma passion pour lui, si hors-série fût-elle? — passion dont je finissais du reste par ne plus bien savoir si elle était d'admiration pure ou d'appétits impurs. Les heures lambinaient, moins pressées que moi; je songeais tout en dressant l'oreille; de rares passants dans la ruelle écartée; l'angélus du soir égrenant ses notes argentines; quelques coups de feu lointains, qui me donnaient la chair de poule

Quand soudain la porte de planches s'ouvrit, sans plus de bruit que dans un film; le bruit était dans mon cœur, battant d'émotion à grands coups précipités. Un homme prit comme qui dirait possession du seuil, où il resta bien campé sur ses fortes jambes écartées; sa haute et puissante silhouette tranchait en noir sur la faible lueur indirecte d'une chandelle dans l'escalier en colimaçon. Je devinai, mon cœur devina que c'était Lui, sans même l'avoir pu dévisager en détails, à sa seule allure farouche et ténébreuse, à ses bottes, à son arsenal luisant dans l'ombre, telle une eau-forte de Rembrandt. — Mon Dieu! dans quelle galère m'étais-je embarqué; sortirai-je vivant, sinon entier d'ici? Je suis littéralement de peur. Giuliano m'observait, l'air content de son petit effet sur mes nerfs. Puis s'avançant et me souriant à demi: «C'est toi le journaliste qui voudrait me tirer les vers du nez?» dit-il brusquement et familièrement; car j'avais cru malin de passer pour correspondant de la grande revue *Le Cercle*, histoire de traverser sans trop d'ennuis les barrages de carabinier. «Tu es Suisse, je crois? J'aime beaucoup . . . votre chocolat». La glace fut tôt rompue, grâce à quelques tablettes de Suchard, les présentations faites en toute simplicité — Giuliano étant peu causeur. Le voyant poser ses immenses pistolets sur un meuble, mon anxiété disparut, mon agitation fit place au calme — le calme après l'orage; la femmelette qui est en moi eut vite fait de montrer le bout de son nez curieux, ou mieux le bout de sa langue bavarde. Et comme pris d'une sorte de vertige d'explications, je me mis à parler d'abondance, sans être sûr qu'il y comprît grand chose, à lui dire que mes sentiments étaient sincères, qu'il pouvait avoir confiance en moi, que lui-même m'inspirait confiance et admiration, et que si j'eusse été femme, c'est Madame Giuliano que j'aurais désiré devenir — s'il eût voulu de ma jeunesse et de mon amour, bien entendu. Le supposant vaniteux, je dis encore que les journaux du monde entier par-

laient de lui, dont peu en mal; et le sachant dévot, j'ajoutai que le Ciel recevait, à son adresse, plus de ferventes prières parfumées que de sombres malédictions des épouses et des mères de ses victimes, donc un bilan ecclésiastique en sa faveur. Commettait-il des assassinats, des vengeances, ou se défendait-il seulement? Son action meurtrière était-elle héroïque, patriotique, idéaliste, ou vraiment criminelle? L'avenir le dirait, démêlant dans tant de sang et de boue la part de la fatalité, de la guerre, de la politique, du maquis, du marché noir, des vieilles habitudes de maffia, chères à son île natale. L'Italie seule parlait de mitraillettes et de morts. En Sicile, il était question de chasse à la fouine, au flobert. Quant à l'Europe, elle était surtout étonnée qu'une aventure digne du XVe siècle fut possible au XXe. Et l'Amérique, sympathisante et pratique, escomptait surtout le parti à tirer éventuellement d'un tel as de l'escopette. L'Amérique! Hollywood! le cinéma! un film! une vedette! Giuliano! tout cela paraissait lui tourner la tête. Je touchais juste; la victoire me souriait au loin. Moderne Chaperon rouge, il me restait à «croquer» mon grand méchant loup. Mais comment? à quelle sauce l'accomoder? Et pour terminer sur une note qui fût le prélude à ma romance, j'osai formuler le voeu que sa tragique aventure finît au mieux pour lui, qu'il pût filer en douce au Brésil, naître à nouveau dans les solitudes de la forêt vierge, et conjurer ainsi le mauvais sort qui pesait bien lourdement sur ses épaules, si vastes fussent-elles. Et joignant le geste protecteur de mes bras, au désir que mon coeur avait de le protéger vraiment, j'osai je ne sais comment l'enlacer tendrement, le presser contre moi, d'abord en toute innocence, puis avec une chaleur plus chaleureuse de seconde en seconde, au contact du gros drap et du cuir de son accoutrement. Il comprit vite, en brave Italien qu'il était; et flatté sans doute dans son orgueil de mâle, il répondit à ma tendre pression par une étreinte digne d'Hercule, et à mon timide bécot par une avalanche de baisers en ventouse, à donner le vertige. Les digues étaient rompues; il me restait à courir ma chance, si chance il devait y avoir?

Mystère du subconscient: moi d'habitude au clair sur ce que je veux en pareille occasion, et sachant fort diplomatiquement le laisser entendre à quoi de droit, j'étais aux genoux de ce bandit coqueriquant comme une vraie poule mouillée, tout soumission, tout adoration, asservi d'avance à . . . mon destin et l'attendant tête baissée. Comprenant heureusement que son titre de champion était en jeu, Giuliano eut tôt fait de prendre l'initiative des tendres hostilités amoureuses. Je lui avais trop répété qu'il était un héros, mon héros, pour que, par fanfaronnade ou par tempérament, il ne se conduisît pas avec moi en héros — héros d'alcôve, mais héros quand même. Et je connus l'étreinte suprême, celle qui prend le pas, dans le coeur, même à notre premier amour — qu'on dit cependant le meilleur. Sauf ce que son front têtue me cachait, Giuliano n'avait plus de secrets pour moi. Des mains, des ongles, des dents, nerveusement, rageusement, fébrilement, j'avais arraché tout ce qui me séparait de sa complète nudité. Affolé de désirs qui me semblaient inassouvissables, tant ma fringale était grande, je me penchais sur mon royal festin d'amour en repaissant d'abord mes yeux des merveilles cachées de son corps admirable. Et plus heureux qu'au Louvre, j'osais toucher le chef-d'oeuvre — o d'une lèvre immatérielle, de peur que le

rêve ne s'évanouît. Je divaguais, au point de lui crier ma passion . . . en vers empruntés à Musset — oui, vous savez? la charmante scène du jardin, dans «A quoi rêvent les jeunes . . . gens». Je n'étais plus celui que fit de moi l'éducation et la civilisation, mais un pauvre corps sans âme, que Vénus traînait, enchaîné à sa claie de luxure. Comment en un vil plomb animal, le pur or de ma bourgeoise respectabilité s'était-il si rapidement changé? Nouveau mystère, insondable aussi, à force d'être naturel et simple comme bonjour. Mais qu'importe le mystère; seule m'intéressait la réalité; et la réalité, la réalisation étaient affaires de Giuliano. Je dois avouer que tout ce qu'entreprit ce suramant fut extraordinaire et fantastique, comme sa personnalité. Par la magie de son art, de sa «cuisine italienne» de ses mains sataniques, de sa lippe insistante, il prolongeait à l'infini l'instant suprême — qui d'habitude n'est que fugitif évanouissement sensuel. J'étais heureux, comme encore jamais, de me sentir un nain dans ses bras musclés de géant. Mon sentiment de sécurité était total, là, contre sa poitrine bombée et embroussaillée de végétation drue, bien que ma vie tînt assurément qu'à une lubie de son bon plaisir de brute. Quand la médaille bénite pendue à son cou, roulait froide et métallique sur mon front brûlant, j'avais l'impression d'une bouche à feu me rappelant, à sa manière, que les heures sont brèves, surtout celles du plaisir. Et le grand enchantement de l'amour se prolongeait et renaissait, éternellement semblable à lui-même, et cependant toujours nouveau, toujours émouvant — cette fois-ci particulièrement émouvant et nouveau — et me transportait d'un puissant coup d'aile, moderne Ganymède, aux confins du paradis des sens, peut-être bien le seul vrai paradis. Nouveau miracle de la multiplication des . . . bouches (preuve que le temps des miracles n'est pas près de finir), j'avais l'impression, la sensation de multiples baisers reçus en même temps, partout à la fois, de baisers dignes d'un B majuscule. La voix chantante et profonde de mon ami m'enveloppait, me berçait de mots scintillants de voyelles (Topatello mio), dont je devinais le sens plus que je ne le comprenais. Car seuls mes nerfs étaient restés à vif; tout mon être avait sombré, sans volonté ni pensée, tendre victime consentante de ces «vêpres siciliennes» lubriques, dans l'abîme insondable du mariage des corps. Je nageais dans le vague de l'Espace et du Temps. Remontant les siècles à tire d'ailes, jusqu'aux frontières de l'antiquité, je n'étais plus moi, j'étais l'esclave chéri — ou chérie, car la nature de mon sexe m'échappait un peu — d'un jeune et fier proconsul impérial, qui avait été à bonne école en tant qu'ancien favori d'un César. Les murs noirs de la triste mansarde se métamorphosaient en colonnade de marbre d'un atrium romain baigné de lumière; la dure paillasse de feuilles de maïs qui me faisait partout des bleus, devenait couche molle, fleurie de roses et de jasmins sans tiges ni feuillages; la forte odeur masculine de Giuliano, synthèse d'une haleine saturée d'ail et de vieilles sueurs poussiéreuses, me semblait encens fumant dans un trépied d'albâtre; les mouches elles-mêmes, cessant de nous harceler, voletaient maintenant comme tourterelles d'argent dans un rayon d'or; une brise marine venant du large rafraîchissait mes épaules et ma nuque, mises à feu et à sang par une barbe de vingt-quatre heures autour d'une bouche embrasseuse et râpeuse. Moulu de fatigue et repu d'amour, je glissai plus légèrement que papillon sur la prairie, des bras de Giuliano dans les bras de Morphée . . .

Je me réveillai tard le lendemain matin, courbaturé, languissant et tout étonné d'être encore en vie. Mon ami avait disparu avec les ombres de la nuit, sans plus de bruit qu'à son arrivée; la chambrette était vide . . . et vides aussi mes poches, à ce que je pus constater, une fois mes vêtements ramassés à droite et à gauche, là où je les avais jetés pêle-mêle, dans ma hâte du soir précédent. La proverbiale honnêteté des lieutenants de Giuliano ne jouait donc pas pour le chef; dommage! le désintéressement lui aurait été aussi bien que la bravoure. Je sortis de la bicoque sans attirer l'attention de personne — sans doute parce que personne ne s'y trouvait. J'enfilai la ruelle, puis une autre ruelle; et de ruelles en ruelles j'atteignis la rase campagne d'où, grâce à la vue étendue, je pus facilement m'orienter. La mer et les toits de Palerme me faisaient signe au loin, dont j'étais séparé par de vastes terres nues et rougeâtres, cependant enceintes d'abondantes récoltes futures. N'ayant plus le sou pour un ticket d'auto-bus-poussette, je m'engageai bravement à pied sur le chemin du retour, seul cette fois, rêvant et réfléchissant tout à mon aise, comme j'aime à faire après les gros orages. Derrière moi se profilaient les hautes collines escarpées et boisées où régnait Giuliano — que les yeux de mon cœur voyaient distinctement dormant et reposant sur une couche de branches, fatigué lui aussi de nos excès nocturnes; pauvre petit! Peu de monde sur les routes siciliennes: peu de bras dans ces landes ou ces herbages, je ne sais trop quoi? Le bon Dieu est le meilleur, souvent le seul tâcheron de ce pays qu'Il bénit. Justement là-bas un petit groupe gesticulant et bruyant semble rentrer au village — que je viens de quitter en secouant sur son seuil la poussière de mes espadrilles. Trois ou quatre gaillards s'acharnent sur un cinquième, que je devine garoté; une femme hurle et clame sa rage, d'autant plus fort qu'il ne s'agit pas d'elle mais de son homme. Les injures, les menaces, les imprécations, les jurons, les protestations d'innocence, les supplications s'entrecroisent comme rapières en duel, ponctués de pathétiques et suraigus appels à la Madone. La garde municipale vient sans doute de procéder à une arrestation, et rentre au poste avec son butin de quatre sous. Mais le «butin» est un solide luron, qui donne du fil à retordre aux brigadiers, aidé qu'il est encore par sa luronne dépoitrillée et harcelante. On accourt de partout au secours des plus forts et des plus nombreux du petit groupe divisé. L'homme aux menottes est maîtrisé; il avance malgré lui; il est à dix pas; je le regarde; mais, c'est Giuliano! Mon Dieu, mon Dieu! on vient d'arrêter Giuliano, et c'est moi la cause de son arrestation! Affreux; épouvantable! Je manque défaillir d'horreur et de regrets. Mon cœur chavire, mon âme prie, mes lèvres gémissent, mes yeux pleurent, mes jambes fléchissent; je voudrais mourir. Un passant charitable me secourt aimablement; et sans comprendre la véritable raison de mon émotion (qu'il attribue sans doute à une nervosité excessive), il m'explique doucement, du mieux qu'il peut à un étranger d'une autre langue, qu'on vient d'appréhender Giulio, un vulgaire voleur de lapins, pris la main dans le sac, alors qu'il «visitait», avec sa Giulia, les clapiers du voisinage; donc pas de quoi fouetter un chat. Hein? mon fier, mon sublime Roi des Montagnes, mon Giuliano de la nuit n'est qu'un miteux amateur de gibelottes gratuites? J'ai mis sur un haut piédestal, dans un halo de gloire et de splendeur, un indigne gibier de potence? J'ai paré de toutes les vertus guerrières et amoureuses un

banal tapin — resté grand seigneur, je le constate, en dépit de ses chaînes d'infâmie? Je n'en peux croire mes oreilles ni mes yeux. Le coup est décidément trop fort; je m'affaisse sur le talus, l'air égaré. Giuliano, pardon, Giulio m'avait aussi aperçu. Il me fixait curieusement, comme amusé de mon nouveau trouble, me narguait gentillemeut de ses beaux yeux veloutés — les cheveux en bataille, la lèvre moqueuse, mais non haineuse, sans crainte que j'augmente ses ennuis présents, et qu'aux deux lapins de son expédition matinale, j'ajoute mes deux mille liras de son «expédition» nocturne. J'étais ébahi de tant d'impertinente assurance: j'avoue que j'en fus ensuite amusé. Puisque même une courte honte lui était inconnue, pourquoi, moi, ressentirais-je de la confusion? Il m'avait roulé, c'est entendu, roulé dans la farine comme une ridicule andouille; et je lui en voulais plus encore de m'avoir joué la comédie, que d'avoir refait mes poches. Mais en fin de compte, n'est-ce pas un peu notre lot, à nous autres, amateurs d'amours artificielles, d'être parfois, sinon souvent le jouet d'un marchand de caresses, d'un bric-à-brac d'illusions? Et je me mis à philosopher, pour me calmer et me consoler, à raisonner sur l'infidélité des amis, la vanité de l'amour, l'envers du décor, le comique de nos malheurs. Même une douce larme vint à mes yeux, larme de crocodile il est vrai, expression de ma grande reconnaissance pour la nuit d'ivresse dont je sortais, et de ma petite peine pour la désillusion finale. Mon imagination aidant, n'avais-je pas vécu, tantôt, mes heures les plus fabuleuses? Mon imagination! Voilà la grande coupable, celle qui avait paré le geai des plumes du paon! J'étais allé chercher au bout du monde un bonheur illusoire. N'aurais-je pas trouvé dans mon pays, dans mon village, «tout aussi bien, si ce n'est mieux»? Les petits Suisses ne sont pas manchots que je sache? Qu'en pensez-vous, chers lecteurs? Et c'est presque consolé que je poursuivis mon chemin de croix, murmurant avec le poète: Qu'importe le flacon, pourvu qu'on ait l'ivresse.»¹

O Sicile, perle des mers resplendissant dans l'écrin bleu de la Méditerranée, terre de tourisme, c'est-à-dire de mise en scène et de décor — un décor admirable du reste, où l'Étna enneigé joue à merveille son rôle de vedette, où toutes choses, grandes et petites, modernes et antiques, humaines et naturelles, coopèrent à ta divine perfection, même l'oranger qui voile pudiquement d'une haleine ambaumée, les parfums malodorants de tes venelles obscures et grouillantes; île trompeuse et vénale, parce que trop belle, trop adorée des nombreux amants de tes rives enchanteuses. Bafoués, cocufiés, ces amoureux te reviennent éternellement, comme on revient toujours aux sources premières de la Beauté et de l'Amour, de toutes les beautés et de toutes les amours — tellement est douce ta compagnie et tolérante ton atmosphère. Et toi, o Silicien, authentique bâtard des dieux, réplique moderne d'Hector le Superbe et d'Ulysse le Rusé, qui plume d'instinct tout ce qui tombe d'aventure dans tes mains avides: oiseaux du ciel et fidèles de l'amour grec, comment te garderais-je rancune, toi qui m'as donné, avec des puces, l'illusion de la petite mort, le spasme suprême de l'amour?

Je baise humblement tes pieds crasseux qui portent la parfaite beauté, la seule véritable, celle de l'homme du peuple.

Bichon.

1) Musset — La Coupe et Lèvres.